DK
75
.B6

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class DK75
Book .B6

TÉMOIGNAGE

D'VN

CONTEMPORAIN

SVR

SAINT VLADIMIR

PVBLIÉ POVR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇOIS

par

LE PRINCE AVGVSTIN GALITZIN

PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE

RVE DE L'ARBRE-SEC, 52

M DCCC LXI

1

245

TÉMOIGNAGE

D'VN

CONTEMPORAIN

SVR

SAINT VLADIMIR

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

Boniface, originally Bruno, of Querfurt, Saint, abp.

TÉMOIGNAGE
D'VN
CONTEMPORAIN
SVR
SAINT VLADIMIR

PVBLIÉ POVR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇOIS

par

LE PRINCE AVGVSTIN GALITZIN

PARIS
J. TECHENER, LIBRAIRE
RVE DE L'ARBRE-SEC, 52
M DCCC LXI

DK75
.B6

45899
.04

TÉMOIGNAGE INÉDIT

D'UN CONTEMPORAIN

SUR SAINT VLADIMIR.

La foi chrétienne a pénétré et régné en Russie dans les huit premiers siècles, temps où les Latins et les Grecs restèrent incontestablement et constamment unis[1]; mais

1. Voy. *les Origines de l'Église russe jusqu'au* XIIe *siècle; Études de théologie, de philosophie et d'histoire*, Paris, 1857, t. II.

la nation russe n'a embrassé en masse le christianisme qu'en 988. Elle a reçu le baptême de la main de l'Église de Constantinople quand celle-ci n'étoit pas encore détachée de Rome. La Russie a donc fait primitivement partie de l'Église catholique. Une des preuves les plus concluantes à l'appui de ce fait considérable, c'est que nous voyons la Russie, à peine éclairée par la lumière de l'Évangile, ouvrir aussitôt ses portes à des prêtres venus directement de Rome. Si saint Vladimir, qui n'a voulu emporter de Kherson que les reliques du pape saint Clément[1], avoit réellement pour le *papisme* l'aversion que les historiographes officiels lui attribuent, comment expliquer le respect qu'il témoigna en 1006 à saint Boniface, le secours qu'il prêta à sa mission au milieu des Petchénègues, chez lesquels le

1. Voy. Nestor. — « Saint Vladimir, dit le prince Pierre Dolgorouki, ayant vécu avant la séparation définitive des églises d'Orient et d'Occident, est reconnu comme saint par les deux Églises. » (*Notice sur les principales familles de la Russie*, Berlin, 1858, p. 4.)

zèle conduisit cet apôtre *parce qu'en Russie il n'avoit plus rien à faire?* Karamzin, il est vrai, ordinairement si lucide, appelle cette mission *un conte* et se moque du cardinal Baronius de l'avoir consigné dans ses Annales[1], et, de nos jours, Mgr l'archevêque de Mohilef, pour prouver, victorieusement selon lui, que l'Église russe n'a jamais été unie à l'Église catholique, a affirmé que saint Boniface n'a jamais mis le pied en Russie[2]. Malheureusement pour ces graves auteurs, un des écrivains les plus érudits que possède actuellement Moscou, a rétabli cet événement en publiant dans une revue russe[3], avec une partialité qui a pour nous son mérite, un document dont l'authenticité ne peut être mise en question. Ce document est une épître de saint Boniface à l'empe-

1. *Histoire de l'empire de Russie*, I, note 217 de la traduction françoise.

2. *Des rapports de l'Église romaine avec les autres Églises chrétiennes et avec le genre humain tout entier* (en russe). Saint-Pétersbourg, 1857, II, 125.

3. *La Causerie russe*, Moscou, 1856, n° 1.

Russkaïa besieda

reur saint Henri[1] dans laquelle saint Boniface raconte lui-même son voyage en Russie et nous découvre saint Vladimir en parfaite communion avec lui, envoyé du Saint-Siége! Pour montrer que nous n'amplifions nullement ici notre thèse, nous allons donner, sans autre commentaire, la traduction complète du savant travail de M. Hilferding, bien connu par ses excellents travaux sur les races slaves, en renvoyant nos lecteurs aux Bollandistes[2] pour acquérir la certitude que celui qu'il ne désigne que sous le nom de Brunon, dit M. Hilferding, est bien saint Boniface, digne de mémoire et d'éloge.

La bibliothèque de Hambourg possède une copie d'une épître d'un évêque mis-

1. Voy., pour l'histoire de ce saint, maltraité par M. Hilferding : *A. Crammer, Admiranda Vita S. Henrici et S. Cunegondis ;* Augsbourg, 1770, in-8, et Wawrowski, de Bellis inter Boleslaum I, Polon. Reg., et Henric. II, Imper. Germ., Berol., 1853.

2. *Acta sanctor.*, appendix ad diem XIX junii, VI, 217 et seq

sionnaire allemand au roi Henri II, écrite l'an 1007. Cette copie a été très-exactement prise en 1716 pour Uffenbach, célèbre archéologue de cette époque[1]. Une note qu'il y a annexée, nous apprend que l'original de ce précieux document, qui se conservoit et doit être encore conservé à Cassel, est écrit sur un parchemin in-4, avec les formes qui caractérisent la fin du xe et le commencement du xie siècle, à la suite du commentaire sur l'*Ars Grammatica* de Donat.

Le nom de l'auteur n'est pas entièrement écrit en tête de l'épître. Elle porte : Au roi Henri B. Ce genre d'abréviation étoit généralement adopté au moyen âge pour la copie d'épîtres ou de chartes. Ce roi Henri,

1. Cette copie fait partie d'un recueil de divers documents historiques inédits ayant appartenu à Uffenbach et échus après lui à la Bibliothèque de Hambourg. Ce recueil s'y conserve dans la section *Historia*, n° 321, sous le titre de *Varia politico-historica quæ hinc inde contexit ac per amanuensem describi fecit Z. C. ab Uffenbach* MDCCXVI, 438 pages; notre monument s'y trouve aux p. 238-255.

sans nul doute, étoit Henri II, qui monta sur le trône en 1002, fut couronné en 1014, mourut en 1024, et avec lequel s'éteignit la dynastie saxonne. L'épître nous le représente comme le contemporain et l'ennemi acharné du grand-duc de Pologne Boleslas le Vaillant, et, en effet, la lutte opiniâtre de ces deux souverains constitue un des grands événements de l'histoire du moyen âge. Mais qui étoit celui qui l'a tracée ? Il est évident que c'étoit un évêque[1], qu'il étoit à la tête des missions de l'Église romaine dans le nord-est de l'Europe[2], qu'il jouissoit de l'estime et de la bienveillance du roi, et qu'il se préparoit, lorsqu'il avoit la plume en main, à aller évangéliser les païens prussiens. Le chroniqueur contemporain Dithmar, né en 976, mort en 1018, nous dira qui étoit cet homme et nous fera connoître sa valeur.

1. Voy. p. 245 de l'épître que nous reproduisons en calquant la pagination du recueil d'Uffenbach.

2. Ibid., p. 254.

« J'ai eu pour camarade et condisciple, écrit-il dans sa chronique (VI, 58), un certain Brunon, issu d'une race illustre, mais plus illustre encore par la grâce divine qui le choisit préférablement à tous ses parents pour en faire un serviteur de Dieu. Particulièrement chéri de sa mère, la vénérable Ida, son éducation fut confiée au philosophe Gueddon[1], et il fut largement pourvu à tout ce qui lui étoit nécessaire. Son père étoit Brunon[2], seigneur distingué, et sous tous les rapports digne de louanges; je lui étois lié par les liens de la parenté et surtout par ceux de l'amitié. Son fils s'appeloit comme lui. Chaque matin, il sortoit avant les autres écoliers et, pendant que nous nous livrions au jeu, il s'adonnoit à la prière. Il préféroit la peine à l'oisiveté, et c'est en se perfectionnant de cette manière qu'il atteignit l'âge viril. Othon III désira

1. Célèbre professeur du collége de Saint-Jean de Magdebourg; Dithmar en parle ailleurs, VII, 25.

2. L'annaliste saxon atteste qu'il étoit comte de Querfurth. Voy. Pertz, t. VIII.

l'avoir auprès de lui et le prit à sa cour. Mais Brunon le quitta ; il se trouva une retraite érémitique et y vécut de son propre labeur. Après la mort de ce glorieux empereur, lorsque, par la grâce de Dieu, Henri II monta sur le trône, il vint à Merzebourg et demanda qu'il lui fût permis de recevoir, avec l'assentiment du seigneur pape, la consécration épiscopale. Sur l'ordre du roi, Taguino, archevêque de Magdebourg, le sacra, et le revêtit du pallium[1] qu'il avoit apporté avec lui de Rome. Ensuite, pour l'amour du bien spirituel, il affronta les fatigues et les embarras d'un long voyage dans diverses contrées, mortifiant sa chair par le jeûne et la crucifiant par les veilles. Il fut comblé de bienfaits par Boleslas, roi de Pologne, et par d'autres personnes riches, mais il distribua aussitôt

1. Insigne de la dignité archiépiscopale qui, chaque fois, étoit envoyé de Rome par le pape. Brunon fut élu archevêque *gentium*, c'est-à-dire chef d'une mission de l'Église romaine chez les païens.

tout ce qu'il reçut aux églises, à ses parents et aux pauvres, sans rien conserver pour lui-même. La douzième année de son entrée en religion et de son édifiante existence, il alla en Prusse pour féconder cette région ingrate par la semence divine, mais les épines y pulluloient au point qu'il ne lui fut pas donné d'adoucir ces esprits intraitables. Il prêchoit sur les confins de cette contrée et de la Russie (*Rusciæ*), lorsque les habitants lui défendirent de les évangéliser, et, comme il continuoit, il fut pris et décapité pour l'amour du Christ, qui est le chef de l'Église; c'est le 14 février qu'il souffrit le martyre, avec la douceur d'un agneau, conjointement avec ses dix-huit compagnons. Les corps des martyrs gisoient privés de sépulture. Boleslas, en ayant été informé, les acheta et acquit ainsi des protecteurs à sa famille. Ceci advint sous le sérénissime roi Henri, que le Tout-Puissant a glorifié et racheté, je l'espère, par le triomphe d'un si grand prélat. Longtemps après, Brunon, le père du susdit

évêque, étant tombé malade, embrassa l'état monastique, comme son fils, à ce qu'il m'a lui-même raconté, le lui avoit conseillé, et il s'endormit en paix le 19 octobre[1]. »

Ainsi, d'après Dithmar, qui devoit le savoir, puisqu'il avoit été le camarade et le condisciple de Brunon, et d'autres écrivains contemporains[2], Brunon est né vers l'an 976, dans la ville de Querfurth, et fut mis à douze ans au collége de Magdebourg, dont venoit de sortir le célèbre Voitech, fondateur du catholicisme en Bohême, martyrisé, après une vie orageuse chez les Prussiens. Fils de grande maison, singulièrement instruit dans les arts libéraux, spécialement expert dans l'art musical[3], Bru-

1. L'année est omise.

2. Voy. *la Chronique de Magdebourg* (Rerum Germanicarum, II, 279), *la Chronique de Quedlimbourg* et *la Vie de saint Romuald*, écrite vers 1040, par saint Pierre Damien (*Monumenta Germaniæ*, V, 89, et VI, 849).

3. Erat autem adprime liberalium artium instructus-

non, appelé à la cour, plut tellement au jeune et superbe empereur Othon III, un des plus poétiques personnages du moyen âge, que ce dernier ne l'appeloit pas autrement que *mon âme*[1]. Il est probable qu'il accompagna l'empereur en Italie en 996, et que c'est là que, suivant une vocation alors très-commune, il se décida à renoncer au monde. Il prit avec l'habit de moine le nom de *Boniface*, vécut quelque temps isolément, puis s'adjoignit aux disciples de Romuald, qui venoit d'instituer l'ordre des camaldules : il demeura avec lui à Tibure, au Mont-Cassin, et enfin à Pérée, près de Ravenne. En 1002 ou 1003, il rentra en Allemagne et y reçut la consécration épiscopale. Élever à la dignité d'évêque un jeune homme de vingt-sept ans, surtout lorsqu'il appartenoit à une famille considérable, étoit, à cette époque, chose assez ordinaire. Sa jeunesse donna bien à Henri II

que maximeque in modulationis musicæ studio adprobatus. *Vita S. Romualdi*, cap. XXVII.

1. *Ibid.*

L. of C.

quelques scrupules, comme nous l'indique Brunon lui-même, mais, devinant en lui le missionnaire, il lui octroya le *pallium* et le fit en même temps chef d'une mission *in partibus infidelium*. Brunon, sans nul doute, nourrissoit depuis longtemps ce projet. La gloire de Voitech, qui retentissoit dans ce temps par toute l'Europe, a dû l'électriser. En Italie, sur le Mont-Cassin, tout lui avoit rappelé ce grand martyr, qui, chassé de Prague par le peuple, y avoit été à deux reprises et y avoit également longtemps demeuré. Brunon a écrit la vie de Voitech, qui est parvenue jusqu'à nous et respire un ascétisme ardent [1].

Dithmar et les autres sources que nous avons consultées, ne parlent que de la dernière prédication de Brunon, prédication couronnée par le martyre, mais, au moyen de sa propre épître, nous pouvons nous rendre complétement compte de son acti-

1. Elle a été insérée par Pertz dans ses *Mon. Germ.*, VI, 596-612.

vité. On écrivoit rarement jadis, mais, en revanche, les lettres étoient longues et renfermoient beaucoup de détails.

Brunon visita d'abord la Hongrie. Le christianisme commençoit à peine à y pénétrer, par les soins du saint roi Etienne, baptisé par Voitech en 995. Brunon espéroit y trouver un vaste champ d'action, mais on comprend facilement pourquoi il n'y eut, comme il l'avoue lui-même, aucun succès. On ne vit pas seulement en lui un missionnaire chrétien, mais encore un représentant de la politique de l'empereur d'Allemagne, qui se croyoit le droit d'exiger le vasselage de tous les peuples voisins à mesure qu'ils embrassoient le christianisme. Révolté contre ce droit et s'unissant à Rome pour le combattre, Étienne ne dut pas nécessairement voir avec plaisir un prédicateur allemand arriver sur ses terres; il est vraisemblable qu'il s'opposa à la mission de Brunon et le força de s'éloigner.

En quittant la Hongrie, Brunon se dirigea, en 1006, vers le territoire russe, mais,

ainsi que d'autres missionnaires occidentaux qui étoient déjà venus chez le prince Vladimir, *il n'avoit plus rien à faire en Russie.* Il demanda seulement qu'on le laissât passer chez les Petchénègues. Comment lui étoit venue l'idée d'aller chez ces sauvages de la steppe, les plus cruels de tous les idolâtres? Il y avoit alors en Hongrie des colonies entières de Petchénègues et d'autres tribus nomades, qui, simultanément avec les Madjiares ou à leur suite, envahirent les plaines danubiennes[1]; c'est là, sans doute, que Brunon rencontra des Petchénègues et fit connoissance de leur idiome. Il ne demeura qu'un mois chez le souverain russe. Vladimir le reçut avec joie. Malheureusement Brunon s'étend peu sur lui et sur la Russie, il ne donne même pas le nom du souverain russe qui mit tant de sollicitude à le préserver de tout danger. Il est incontestable toutefois que ce

1. Voy. *Anonymus regis Belæ notarius* (Monumenta Arpadiana), et *Vita S. Stephani* (Mon. Germ., XIII).

souverain étoit Vladimir. Vladimir régnoit alors seul en Russie dans toute sa gloire. Brunon donne peu de détails sur lui, mais ces détails suffisent pour reconnoître sa lumineuse figure; il le dépeint: bon, riche, hospitalier, entouré de boyards, protecteur et défenseur du christianisme, ennemi juré des pillards de la steppe; c'est bien là notre Vladimir de Nestor et de la chanson populaire!

Le témoignage de Brunon touchant la ligne fortifiée par laquelle Vladimir sépara son territoire de celui des Petchénègues, est très-important. Il confirme et complète le récit de Nestor au sujet des villes que ce tzar a fondées pour se défendre du côté de la steppe, ainsi que la tradition populaire, qui veut que Kief ait été jadis protégée par des barrières colossales.

Le prince russe accompagna avec sa troupe Brunon jusqu'à la frontière. Vladimir, avec les siens, sortit hors de la porte du rempart (probablement fortifiée et bien défendue), et se placa sur le bastion d'avant-garde; Brunon, avec ses compagnons,

s'élança dans la steppe, portant la croix et chantant des versets de l'Évangile[1]! — Il passa cinq mois chez les Petchénègues, il faillit y périr plus d'une fois, sut pourtant acquérir de l'influence sur leurs chefs, et baptisa jusqu'à trente hommes. Il devint médiateur de la paix entre les Petchénègues et la Russie, et revint à Kief. Dès que Vladimir apprit que le christianisme avoit trouvé de l'écho chez les Petchénègues, il résolut de leur envoyer en otage son propre fils, afin de cimenter la paix et de faciliter en même temps les travaux des missionnaires. Brunon sacra évêque des Petchénègues un de ses compagnons; on ignore son sort, mais les espérances de Brunon ne se réalisèrent pas.

De Kief, Brunon alla visiter les missions du Nord, celle de la Scandinavie et celle de la Prusse maritime. Il n'entra qu'en rela-

1. Quel ravissant tableau! Je ne puis résister à ajouter cette seule exclamation à l'intéressante dissertation de M. Hilferding.

tion avec la première, mais dirigea personnellement la seconde, dont le centre et le principal appui étoit la Pologne. C'étoit alors Boleslas le Vaillant qui y régnoit; grand homme, quoique son royaume, aussitôt après lui, se dissolva et croula. Nestor ne l'appelle que « le grand Boleslas. » On sait comme la nation polonoise l'a aimé, estimé, et ensuite glorifié! Ses victoires, son affabilité, son hospitalité, sa charité pour les pauvres, ses lois sages et ses jugements équitables, tout se réunissoit en Boleslas pour lui conquérir légitimement l'amour de son peuple. Aussi la chronique rapporte que toute une année après sa mort, il n'a pas été chanté une seule chanson sur tout le territoire polonois. Le clergé voyoit en lui le défenseur le plus zélé du christianisme; il employoit, en effet, d'énormes sommes à édifier des églises, à secourir les prêtres qui venoient en Pologne, à étendre les missions chez les païens. Après avoir soumis les Prussiens, ennemis perpétuels de la Pologne, il se préoccupa particuliè-

rement de leur conversion, espérant que le christianisme parviendroit à les réconcilier avec les Polonois. Et c'est contre un souverain pareil que le roi Henri lançoit non-seulement ses troupes allemandes, mais encore les belliqueux Slaves Loutitches, les plus endurcis de tous les païens de l'Europe septentrionale? Cette politique, si contraire au sentiment chrétien, indigna Brunon. Elle nuisoit au succès de sa prédication en ce qu'elle en détournoit l'attention et les ressources de Boleslas, et aussi parce qu'Henri, en employant les Loutitches, donnoit par là au paganisme une sanction et presque une approbation. Brunon prend la plume pour convaincre Henri de la nécessité de se réconcilier avec Boleslas, d'acquérir son amitié moyennant quelques concessions, et de diriger ensuite, avec lui, toutes ses forces contre les païens, les Loutitches et les Prussiens.

Voici le fond de son épître. J'ai cherché, en la traduisant, d'être plutôt exact qu'élégant, et, quant au texte latin, suivant la

méthode universellement adoptée dans la publication des monuments du moyen âge, je ne me suis permis que de placer de nouveaux signes de ponctuation, d'après le sens du discours, de compléter les abréviations et de remplacer, où besoin étoit, la lettre *u* par la lettre *v*.

239 VIRO ecclesie pio Henrico regi B., hic, quid nisi miser tantum? Quidquid regem decet et cuncta cernenti Domino Deo placet, dubio procul sapiat religiosus rex.

Est nemo vivens super terram qui plus diligat vestram salutem secundum Dominum et qui plus velit omnem ves-

Au pieux roi Henri, protecteur de l'Église, B., celui qui n'est rien, si ce n'est une misérable créature. Ce qui convient à un roi et ce qui plaît au Seigneur Dieu qui voit tout, sera, sans nul doute, goûté par un roi religieux.

Il n'est personne sur la terre qui chérisse votre salut selon Dieu plus que moi, et qui vous désire davantage toute espèce d'hon-

trum honorem secundum seculum multo labore plenum. Erat[1] vester optime carus episcopus Bruno, cum moram facerem in terra Ungrorum : dixit mihi, Vos, o rex, piam sollicitudinem circa me habere et valde nimis timere, ne vellem perire. Quod utique fecissem et facio, nisi prohiberet, qui adhuc prohibet, clemens Deus et senior meus sanctissimus Petrus. Reddat Tibi Deus meritum in terra viventium, quia,
240 egregius rex, tu, qui | debes pene procurare totum mundum, de me, minimo servo tuo, ne perirem, dignatus es in nomine Domini habere hanc nobilem curam. Gratias Deo ! Tu, cum sis rex secundum sapientiam, quam tibi Deus

neur dans ce siècle plein de tant de misères. Votre très-cher évêque Bruno[1] m'a dit, quand j'étois en Hongrie, votre pieuse sollicitude à mon égard et la crainte excessive que vous aviez que je ne périsse. Cela me seroit certainement arrivé, si le Dieu clément et le très-saint Pierre, mon maître, ne m'eussent sauvegardé comme ils me sauvegardent encore. Que Dieu vous récompense en la terre des vivants, ô roi excellent, qui avez à gouverner presque le monde entier, d'avoir daigné songer au plus petit de vos sujets, et de lui avoir témoigné au nom de Dieu un si noble intérêt. Grâces en soient rendues à Dieu! Je vois que, fidèle à la sagesse dont Dieu vous a doué,

dedit, studium habes, ut sis bonus et catholicus rector, sis et qualem habere necesse est sancte ecclesie pius et districtus auriga. Similiter et nos miseri qualescunque, tamen tui, ne hanc vitam in vanum consumamus et nudi inveniamur in die mortis, quantum sola misericordia Sancti Spiritus flat, operari, laborare studium mittimus secundum illud optimi Pauli : *Non facio animam meam pretiosiorem, quam me*[1]. Ergo, quantum ad me, nihil nisi malum facio tantum ; quantum vero ad Dominum, ubi vult, citius dicto faciet omne bonum.

241 Opera Dei revelare et confiteri honorificum est; maxime Vobis tacere non

vous vous efforcez d'être un roi bon et catholique, un pilote religieux et ferme, tel qu'en a besoin la sainte Église. Nous aussi qui sommes à vous, et quelque misérables que nous soyons, nous tâchons de travailler autant que nous l'inspire la seule miséricorde de l'Esprit-Saint, afin de ne pas dépenser en vain notre vie dans l'oisiveté, et de ne pas paroître nus au jour de la mort, nous souvenant de cette parole du sublime Paul : *Je n'estime pas ma vie plus précieuse que moi-même*. Ainsi, par moi-même, je ne fais rien que le mal ; mais quant au Seigneur, il opère le bien où il veut et plus promptement qu'on ne sauroit le dire.

Il est honorable de révéler et d'annoncer les œuvres de Dieu ; je ne dois pas surtout

debeo, cujus sancta persuasione episcopus sum, qui de sancto Petro evangelium Christi gentibus porto. Certe dies et menses iam complevit integer annus, quod ubi diu frustra sedimus, Ungros dimisimus et ad omnium paganorum crudelissimos Pezenegos viam arripuimus. Senior Rutorum[1], magnus regno et divitiis rerum, mensem retinuit me et renitens contra voluntatem, quasi qui sponte me perdere voluissem, sategit mecum, ne ad tam inrationabilem gentem ambularem, ubi nullum lucrum animarum, sed solam mortem et tunc etiam turpissimam invenirem. Iam cum non potuit et de me indigno visio quedam eum terruit, duos dies cum

vous les cacher, car ce sont vos saintes exhortations qui m'ont fait évêque et m'ont engagé à aller, à l'exemple de saint Pierre, porter l'Évangile du Christ aux gentils[1]. Les jours et les mois ont complété une année entière depuis qu'après avoir longtemps et vainement séjourné au milieu des Hongrois[2], nous les avons laissés et nous sommes dirigés vers les Petchénègues, les plus cruels de tous les idolâtres[3]. Le seigneur des Russes[4], grand par sa puissance et ses richesses, m'a retenu un mois, et, s'opposant à mon dessein comme si je voulois me perdre de plein gré, il s'efforça de me fléchir pour que je n'aille pas chez un peuple si déraisonnable chez lequel je ne pourrai gagner d'âmes, mais seulement trouver la mort, et encore la plus infâme. Mais comme il ne réussissoit pas à m'en dissuader, et qu'une vision l'avoit épouvanté au sujet de votre indigne serviteur, il m'a accompagné en personne, durant deux jours,

242 exercitu duxit me | ipse usque ad regni sui terminum ultimum, quem propter vagum hostem firmissima et longissima sepe undique circumclausit. Sedit de equo ad terram ; me preeunte cum sociis, illo sequente cum maioribus suis egredimur portam ; stetit ipse in uno, nos stetimus in alio colle ; amplexus manibus crucem ipse ferebam, cantans nobile carmen : *Petre, amas me, pasce oves meos !* Finito responsorio misit senior maiorem suum ad nos in hec verba : « Duxi te ubi mea desinit terra, inimicorum incipit. Propter Deum rogo, ad meum dedecus ne perdas iuvenum vitam. Scio, cras ante tertiam sine fructu, sine causa debes gustare amaram mor-

jusqu'aux dernières limites de son royaume, qu'il a entourées de toute part, à cause de l'ennemi vagabond, d'un très-solide et très-long retranchement[1]. Là, il est descendu de cheval, et nous avons franchi la porte, moi en tête avec mes compagnons, lui à notre suite escorté de ses grands; il s'est arrêté sur une colline, nous sur une autre; je tenois en mes mains la croix embrassée et je chantois cet admirable cantique : *Pierre, m'aimez-vous? paissez mes brebis!* Le répons terminé, le seigneur envoya son majordome nous porter ces paroles : « Je t'ai amené jusqu'à l'endroit où finit mon territoire; celui de l'ennemi commence, je t'adjure, au nom de Dieu, de ne pas me couvrir de déshonneur en perdant la vie de ces jeunes gens[2]. Je sais que demain, avant la troisième heure, tu dois, sans fruit et sans motif, goûter une mort amère. » Je

tem. » Remisi : « Aperiat tibi Deus pa-
243 radisum, sicuti nobis aperuisti | viam
ad paganos. » Quid plura? nemine nocente duos dies ivimus, tertia die, qui est VI Februarii, tribus vicibus, mane, meridie, nona, omnes ad occisionem flexa cervice ducebamur, qui toties ab occurrentibus nobis hostibus (sic dixit dominus et dux noster Petrus) mirabili signo illesi exivimus. Dominica ad maiorem populum pervenimus et datum est spatium vivendi donec per currentes [1] nuncios universus populus congregaretur ad concilium. Ergo ad nonam alia die Dominica vocamur ad concilium, flagellamur, nos et equi; occurrunt vulgus in numerum cruentis

lui répondis : « Que Dieu vous ouvre le paradis comme vous nous avez frayé la voie vers ces païens ! » Là-dessus, nous avons marché durant deux jours sans être attaqués par personne ; le troisième jour, qui étoit le 6 février, à trois reprises, le matin, à midi et à none, nous fûmes tous conduits le cou courbé au supplice, et autant de fois nous sommes sortis sains et saufs des mains de l'ennemi ; admirable prodige, comme l'a révélé Pierre, notre seigneur et notre chef. Le dimanche, nous sommes arrivés au milieu d'un peuple plus nombreux [1], et on nous a donné une prolongation de vie jusqu'à l'assemblée générale qu'allèrent convoquer des courriers rapides. Le dimanche suivant, à l'heure de none, nous fûmes mandés devant l'assemblée, nous y fûmes flagellés, nous et nos chevaux ; le peuple accourut en foule avec des yeux sanglants

oculis, et levaverunt clamorem horribilem; mille securibus, mille gladiis super nostram cervicem evaginatis in
244 frusta nos concidere minantur; | vexati sumus usque ad noctem, tracti in diversam partem, donec, qui nos de manibus eorum bello rapuerunt, maiores terre audita nostra sententia cognoverunt, ut sunt sapientes, quod propter bonum intravimus terram eorum. Ita, sicut iussit mirabilis Deus et pretiosissimus Petrus, quinque menses in eo populo stetimus, tres partes circuivimus, quartam non tetigimus, de qua meliorum nuncii ad nos venerunt. Circiter triginta animas[1] christianitate facta, in digito Dei fecimus pacem, quam,

et d'horribles vociférations ; mille haches et mille glaives menaçoient à la fois nos têtes ; nous fûmes tourmentés jusqu'à la nuit, traînés de côté et d'autre jusqu'à ce que les chefs de la contrée[1] nous aient arraché de force de leurs mains : ceux-ci écoutèrent l'exposé de notre dessein et reconnurent, dans leur sagesse, que nous n'avions pénétré que pour leur bien dans leur territoire. De cette façon, par la disposition admirable de Dieu et l'inappréciable assistance de saint Pierre, nous avons séjourné trois mois au milieu de ce peuple ; nous avons parcouru les trois quarts du pays sans atteindre la dernière partie[2], dont nous sont venus des messagers envoyés par des gens meilleurs. Ayant converti au christianisme environ trente âmes, nous conclûmes, avec l'aide de Dieu,

ut illi dixerunt, nemo præter nos facere posset. « Hec pax, inquiunt, per te facta est. Si firma erit, sicut doces, omnes libenter erimus christiani. Si ille senior Ruzorum in fide titubaverit, debemus tantum intendere bello, non de
245 christianitate. » Hac ratione | perveni ad seniorem Ruzorum, qui satisfaciens propter Dominum dedit obsidem filium. Consecravimusque nobis [1] episcopum de nostris, quem simul cum filio posuit in terre medium. Et facta est ad maiorem gloriam et laudem Salvatoris Dei christiana lex in pessimo populo, qui sunt super terram, omnium paganorum.

Ego autem nunc flecto ad Pruzos, ubi

une paix[1] que, d'après leur propre aveu, personne que nous n'auroit pu conclure. « Cette paix, nous dirent-ils, a été faite par toi. Si elle est solide, comme tu nous l'annonces, volontiers nous nous ferons tous chrétiens. Mais si le seigneur des Russes chancelle dans la foi donnée, nous ne devons songer qu'à la guerre, non au christianisme[2]. » Pour ce motif, je suis retourné auprès du seigneur des Russes, qui consentit par amour pour le Seigneur à livrer son fils en otage. Nous avons sacré un des nôtres évêque de ce peuple, et lui, a envoyé son fils avec le nouveau prélat au milieu de ces barbares. C'est ainsi qu'à la plus grande gloire et louange du Sauveur Dieu, s'est introduite la loi chrétienne au sein de la nation la plus méchante qui soit sur la terre parmi les païens.

Maintenant, je dirige mes pas vers les

qui precessit, precedere debet, qui illa omnia fecit, et nunc facere debet, clemens Deus et senior meus pretiosissimus Petrus. Audivi enim de nigris Ungris, ad quos, que nunquam frustra vadit, sancti Petri prima legatio venit, quamvis nostri (quod Deus indulgeat!) cum magno peccato aliquo cecarentur; qui
246 conversi omnes facti sunt christiani[1]. Hec omnia sola gloria Dei et optimi Petri; quantum ad me, nihil nisi peccatum, et hoc ipsum bonum perditum, nisi miserans Deus propter se faciat, augeat et addat propter sanguinem sanctorum et specialius eorum qui nostro evo effusus super terram. Mi senior, omnia bona fecisti ad meam causam :

Prussiens[1] où doit me précéder celui qui jusqu'à présent m'a précédé, celui qui a opéré tous ces biens et doit les continuer, le Dieu clément et mon maître le très-honoré Pierre. J'ai entendu parler d'Ougres noirs; une ambassade qui ne se mit jamais vainement en marche, celle de saint Pierre, est parvenue jusqu'à eux et, nonobstant ce grand péché qui aveugle les nôtres (que Dieu le leur pardonne !), ils se sont tous convertis et faits chrétiens. La gloire de toutes ces choses doit revenir uniquement à Dieu et au très-excellent Pierre; quant à moi, il ne m'appartient rien si ce n'est le péché, et le bien même que j'ai fait auroit été perdu si Dieu miséricordieux n'avoit agi en moi, ne l'avoit augmenté et étendu pour l'amour du sang des saints, spécialement de ceux qui l'ont répandu dans notre siècle sur la terre. Mon seigneur, vous m'avez comblé

Deus tibi retribuat mercedem in resurrectionem iustorum, maxime quia curam geris mei, ne pro errore iuventutis secularia agam et spiritualia deseram. Inde erat, quod me abeunte videbaris irasci. Inde enim[1] fuit, quod me et plura mea digna risui ad circumstantes heroas me absente irrisisti. Que tria, amorem, iram et derisum, nisi me diligeres, nunquam circa me haberes,
247 et nisi tu bonus esses, certo nunquam quid tibi in me malum videbatur, odio haberes. Dico pro consolatione : quantum vult sanctus Deus misereri pio Petro cogente, nolo perire. Quod cum sim in me turpis et malus, dono Dei vellem esse bonus. Dico pro oratione : Omni-

de bienfaits : puisse Dieu vous récompenser à la résurrection des justes, principalement du soin que vous mettez à ce que, par erreur de jeunesse, je ne me livre pas aux affaires du siècle et n'abandonne pas les affaires spirituelles. C'est de là qu'est venu votre mécontentement lorsque je me mis en route. C'est aussi à cause de cela que pendant mon absence vous avez ri avec vos héros de bien des choses qui sont réellement risibles en moi [1]. Mais, ces trois choses, l'amour, la colère et la raillerie, vous ne les auriez pas senties à mon égard si je vous étois indifférent, et si vous n'étiez pas bon, vous n'auriez certainement jamais blâmé en moi ce qui vous sembloit mal.

Je dirai comme consolation : tant que Dieu voudra me faire miséricorde par l'intercession du bienheureux Pierre, je ne périrai pas. Par moi-même, je ne suis qu'abominable et mauvais ; mais, par la grâce de Dieu, j'ai le désir d'être bon. Je dirai comme prière : Que le Dieu tout-puissant

potens et misericors Deus et me corrigat antiquum peccatorem, Vosque faciat de die in diem nunquam mortuo bono opere meliorem regem. Si quis etiam hoc dixerit, quia huic seniori fidelitatem et maiorem amicitiam porto, hoc verum est; certe diligo eum ut animam meam, et plus quam vitam meam; sed quem nil latet, pretiosum testem habeo communem Deum nostrum, quod per graciam vestram diligo eum [1] quia, quo plus possum, ad Vos volo convertere
248 illum. Ut autem salva cum venia regis ita loqui liceat, bonumne est persequi christianum, et habere in amicitia populum paganum? Que conventio Christi cum Belial, que comparatio luci ad te-

et miséricordieux corrige un pécheur endurci tel que moi, et vous fasse de jour en jour meilleur roi. Si quelqu'un dit que je vous suis dévoué et vous porte une grande amitié, celui-là dit vrai; certes, je vous chéris comme mon âme et plus que ma vie; celui auquel rien n'est caché, le Dieu qui nous est commun, m'est le plus précieux témoin que c'est pour votre bonheur que je vous aime, car je cherche, autant que je le peux, à le disposer en votre faveur. Ce sentiment, avec votre permission, me fera vous dire : Est-il bien de persécuter un peuple chrétien, et de s'allier à un peuple païen [1]? Quelle convention peut-il y avoir entre le *Christ et Bélial*, quel rapprochement peut-il exister entre la lumière et les

nebras? quomodo conveniunt Zuarasi vel diabolus et dux sanctorum vester et noster Mauritius? qua fronte coeunt sacra lancea et que pascuntur humano sanguine diabolica vexilla? Non credis peccatum, o rex, quando christianum caput, quod nefas est dictu, immolatur sub demonum vexillo? Nonne melius esset talem hominem habere fidelem, cuius auxilio et consilio tributum accipere et sacrum christianismum facere de oppido pagano posses? O quam vellem non hostem, sed habere fidelem, de quo dico, seniorem Bozeszlaum[1]! Respondebis forsitan, «volo.» Ergo fac misericordiam, postpone crudelitatem; si vis habere fidelem, desine persequi;

ténèbres ? de quelle manière Zuarisicius[1] ou le diable peut-il s'accorder avec Maurice, chef de la milice sainte, votre protecteur et le nôtre[2]? comment, à côté de la lance sacrée[3], osent se déployer des étendards repus de sang humain[4]? Ne croyez-vous pas que c'est un péché, ô roi, que la tête du chrétien, chose horrible à dire ! soit immolée sous l'étendard des démons[5]? Ne vaudroit-il pas mieux avoir pour allié celui qui, par son secours et son conseil, pourroit vous aider à recevoir un tribut et à faire pénétrer le saint christianisme dans une ville païenne ? Oh ! que je désirerais avoir pour allié et non pour ennemi celui dont je parle, le seigneur Boleslas ! Peut-être répondrez-vous : « Je le désire. » En ce cas, faites miséricorde, renoncez à la cruauté ; si vous voulez l'avoir pour allié, cessez de le persécuter[6] ; si vous voulez

si vis habere militem, fac cum bono,
249 ut delectet. Cave, o rex, si vis omnia facere cum potestate, nunquam cum misericordia, quam amat ipse bonus, ne forsitan irritetur qui te nunc adiuvat, Iesus. Nec contradicam regi; fiat sicut Deus vult et tu vis. Nonne melius pugnare cum paganis propter Christianitatem, quam christianis vim inferre propter secularem honorem? Certe homo cogitat, Deus ordinat. Nonne cum paganis et christianis hanc terram in viribus regni rex intravit? quam tamen sanctus Petrus, cuius tributarium se asserit, et sanctus martyr Adalbertus nonne protexerunt? Si adiuvare nollent, nunquam sancti qui

l'avoir pour vassal, attirez-le en lui faisant du bien. En voulant tout faire par la force et rien par la clémence si aimée du bon Jésus, prenez garde, ô roi, de vous attirer sa colère au lieu de la protection qu'il vous accorde maintenant. Mais je ne contredirai pas le roi. Qu'il soit fait selon la volonté de Dieu et la vôtre! Ne vaut-il pas mieux combattre avec les païens pour le christianisme que de faire violence aux chrétiens par ambition mondaine? Certes, l'homme propose et Dieu dispose. N'êtes-vous déjà pas entré avec les païens et les chrétiens dans ce pays[1] et n'a-t-il pas été défendu cependant par saint Pierre, dont il se reconnoît le tributaire, et par le saint martyr Adalbert[2]? Jamais les cinq bienheureux

sanguinem fuderunt et sub divino terrore multa miracula faciunt, quinque martyres occisi in terra sua requiescerent. Mi here, non es rex mollis, quod
250 nocet, sed iustus et districtus rector, quod placet : sed tantum hoc addatur, ut sis misericors, et non semper cum potestate, sed etiam cum misericordia populum Tibi acquirere, et quod nunc in tribus partibus, tunc nec in una parte bellum habes.

Sed hoc quod[1] ad nos? Videat in sua sapientia iusti et boni tenax rex, videant et in dando concilio optimus quisque episcopus, comes et dux. Quod ad meam, imo Dei causam pertinet, unum dicam et alterum, quibus ultra

martyrs qui, après avoir accompli beaucoup de miracles sur cette terre, y ont versé leur sang, ne continueroient à y reposer, s'ils ne vouloient pas continuer de la secourir[1]? Mon seigneur, vous n'êtes pas un roi mou, ce qui seroit nuisible ; vous êtes, comme il le convient, un souverain juste et rigoureux ; mais ce n'est pas assez, soyez encore miséricordieux, n'employez pas seulement la force, mais aussi la clémence pour gagner des peuples, et alors, au lieu d'avoir la guerre, comme aujourd'hui, de trois côtés à la fois[2], vous ne l'aurez nulle part.

Mais cela nous regarde-t-il? Que le roi, ferme dans la justice et le bien, le décide lui-même dans sa sagesse ; qu'il prenne conseil de quelque évêque éminent, de quelque comte ou duc! Quant à ce qui me concerne, ou plutôt en ce qui concerne la cause de Dieu, je dirai encore une chose et une autre

non addam. Duo magna mala, quam Deus et pugnans Petrus in rudi paganismo cepere, nova ecclesia prope sen-
251 tire debet. Primum, senior Bolezlavus, qui viribus animi et corporis consolari me ad convertendos Pruzos libentissime voluit et nulli pecunie ad hoc parcere decrevit : ecce impeditur bello, quod sapientissimus rex pro necessitate dedit; iuvare me in evangelio nec vacat, nec valet. Rursus, cum Liutici pagani sint et idola colant, non misit Deus in cor regis hos tales propter christianismum glorioso certamine debellare, quod est iubente Evangelio compellere intrare. Nonne magnus honor magnaque salus regis esset, ut Ec-

sans y rien ajouter. Deux grands maux doivent prochainement s'appesantir sur la nouvelle Église que Dieu et saint Pierre ont fondée au milieu du grossier paganisme. Premièrement, le seigneur Boleslas vouloit libéralement m'aider à convertir les Prussiens, et avoit résolu de n'épargner pour cela aucun argent : et voici maintenant qu'il ne le peut plus par la guerre que vous, ô roi très-sage, avez provoquée; il n'a plus ni le loisir ni le moyen de me venir en aide dans l'œuvre évangélique. Secondement, quoique les Loutitches soient païens et adorent les idoles, Dieu n'a pas inspiré au cœur du roi la volonté de leur livrer un glorieux combat, c'est-à-dire, de les contraindre à accepter l'Évangile. Ne seroit-ce pas pour le roi un grand honneur et une grande œuvre de salut que de tra-

clesiam augeret et apostolicum nomen coram Deo inveniret, hoc laborare ut baptizaretur paganus, pacemque donare adiuvantibus, sed hoc christianis?
252 Sed in hac parte pendet omne malum, qua nec rex fidem habet Bolezlavoni, nec ipse irato regi. Eheu nostra infelicia tempora! Per sanctum imperatorem, magnum Constantinum, per exemplar religionis optimum Karolum! est nunc qui persequatur christianum : nemo prope qui convertat paganum! Unde, o rex, si dederis pacem christianis, pugnaturus propter christianitatem cnm paganis, placebit Tibi in die novissimo, cum, omnibus dimissis, steteris in conspectui[1] principis eo minori

vailler, pour accroître l'Église et recevoir devant Dieu le nom d'apôtre, à faire baptiser les païens et donner la paix à des alliés qui sont chrétiens ? Tout le mal vient de ce que le roi n'a pas de confiance en Boleslas ni celui-ci en le roi irrité. Hélas ! malheureux temps que les nôtres ! O saint empereur, grand Constantin, et vous Charles, modèle accompli de religion ! il y en a maintenant qui persécutent des chrétiens, et personne qui convertisse les païens. O roi, si vous donnez la paix aux chrétiens avec l'intention de combattre les païens au profit du christianisme, vous en recueillerez la récompense au dernier jour, alors, qu'ayant tout quitté, vous serez debout devant le Seigneur avec

dolore et gaudio maiori, quo recordaris te maiora fecisse bona. Non est, quod timeat rex religionis[1]? homo memor malorum iungat se paganis? Tantum impossibilia nolite querere : aliter quomodo rex vult noster. Hic
253 Boleslavo Vos securum facit, quia in eternum non debet dimittere, cum in expugnandis paganis semper debet Vos diligentissime adiuvare et in omnibus libenter servire. O quanta bona et commoda in custodiendo christianismo et in convertendo paganismo concurrerent, cum si[2], sicut pater Myseco cum eo, qui mortuus est imperatore, ita filius Bolezlavus cum Vobis, qui sola spes orbis superstat, iuveret, nostro rege.

d'autant moins de douleur et d'autant plus de joie que vous aurez fait plus de bien. Ne craignez-vous pas, ô roi, pour la religion ? l'homme qui réfléchira à ces maux s'adjoindra-t-il aux païens? veuillez seulement ne pas exiger l'impossible[1] : il en sera pour tout le reste selon votre volonté. Boleslas vous assure ici qu'il ne vous abandonnera jamais et qu'il vous aidera toujours, comme c'est son devoir, à conquérir les païens. O quel bien, quel avantage il résulteroit pour la sauvegarde du christianisme et la conversion du paganisme, si Boleslas, à l'instar de son père Miescislas qui combattoit pour l'empereur défunt[2], agissoit à l'unisson avec vous, notre roi, qui restez l'unique espoir de l'univers !

Inter hec non lateat regem, quod episcopus noster cum egregio monacho, quem nostis, Rodberto ultra mare Evangelium Suigis transmiserat. Quomodo venientes nuncii verissime dixerunt, ipsum seniorem Suigiorum, cuius dudum uxor christiana erat, gracias Deo! baptizavit. Cum quo mille homi-
254 nes et septem plebes eandem graciam mox ut[1] receperunt. Quod ceteri indignati interficere querebant; spem habentes omnes reverti cum episcopo, ad tempus locum dederunt. De quorum habitu et reversione ad explorandum missi nuncii non redeunt. Quecunque docent, merito ad Vos, veluti ad regem, qui me perfecit in Evangelio, servus

En attendant, il importe que le roi sache que notre évêque avec un moine excellent que vous connoissez, Robert, a traversé la mer pour porter l'Évangile aux Suédois[1]. Ainsi que l'ont affirmé des messagers venus de là-bas, il a, grâces à Dieu ! baptisé le seigneur des Suédois lui-même dont l'épouse étoit déjà depuis longtemps chrétienne[2]. Avec lui bientôt se rendirent dignes de ce bonheur mille hommes de ses sujets et sept peuplades. Les autres, indignés de cela, vouloient les tuer, ce que voyant et ayant l'espoir de revenir par la suite avec l'évêque, ils s'éloignèrent tous pour un temps. Les messagers envoyés pour s'informer de leur situation et de la possibilité de leur retour, ne reviennent pas. Quelque soit leur rapport, je me ferai un devoir de vous en rendre compte ponctuellement, comme il convient à un sujet vis-à-vis de son roi qui l'a préparé à

vester certa mandare curabo. Quid plura? scitote sub testimonio Christi: ubicunque possum, fidelissimus fautor sum vestre parti. Et quamvis nesciam orare in conspectu Domini, verum non desinam latrare, ut Vos benedicat salutare Dei et in omni opere comitetur vos bona gracia Petri. Vos vero quic-
255 quid in Liuticis et Pruzis convertendis consilium et auxilium potestis dare, ut pium regem et spem orbis decet, nolite cessare, quia circa horum paganorum dura corda convertenda flante Spiritu Sancto noster labor nunc debet accingi omnisque opera et studium pugnante Petro indefesse consumi.

la prédication évangélique. Que vous dirai-je encore? sachez-le, j'en prends le Christ à témoin, partout où je le puis, je suis le très-fidèle défenseur de vos intérêts. Et, quoique je ne sache pas dignement me mettre en la présence du Seigneur, je ne cesse pas de le fatiguer[1] de mes prières pour que la puissance salutaire de Dieu vous bénisse et que la bienveillance de saint Pierre vous accompagne dans toutes vos œuvres. Mais, de votre côté, ne manquez pas de nous assister de vos conseils et du secours de votre puissance dans la conversion des Loutitches et des Prussiens, comme il le convient à un roi pieux, espoir de l'univers; car c'est à convertir, avec l'aide de l'Esprit-Saint, les cœurs endurcis de ces païens, que tous nos travaux doivent maintenant tendre, et que nous allons employer tout ce que nous avons d'activité et de zèle sous la constante égide du bienheureux saint Pierre.

Vale, o rex, vive vere Deo, memor bonorum operum; morere senex virtutum et plenus dierum.

Portez-vous bien, ô roi, vivez vraiment en Dieu, pratiquez les bonnes œuvres, que votre vieillesse soit pleine de vertus et de jonrs !

Il n'étoit pas donné à Brunon de voir ses efforts couronnés de succès chez les Prussiens. Ainsi que le prouvent ses propres expressions (selon M. Hilferding), il n'agissoit plus dans le pur esprit de l'Évangile, dans l'esprit de mansuétude et de charité : il recouroit au bras séculier pour baptiser les idolâtres, il disoit qu'il faut les contraindre à entrer dans l'Église : *compellere intrare;* mais il ne vivoit pas encore au temps où le missionnaire occidental étoit soutenu par une légion de chevaliers bardés de fer. La parole de Brunon étoit déjà stérile, et son bras n'étoit pas encore armé.

Il succomba environ deux ans après avoir tracé cette épître. Dithmar rapporte qu'il a été martyrisé quelque part entre la Prusse et la Russie, par conséquent en Lithuanie. Les annales de Quedlinbourg confirment ce fait : « Brunon, disent-elles, autrement nommé Boniface, archevêque et moine, a péri dans la onzième année de sa consécration, le 9 mars[1], décapité par les idolâtres, sur les confins de la Russie et de la Lithuanie, *in confinio Rusciæ et Lituæ*, avec ses dix-huit compagnons, et fut reçu au ciel[2]. » L'Eglise romaine l'a inscrit au nombre de ses saints. Il y a plusieurs autres versions sur sa dernière mission, mais elles sont moins dignes de confiance. Pertz (VI, 579) en a imprimé une qui est due à un contemporain ; elle est écrite dans le style du XIe siècle ; son auteur, nommé Vipert, se donne pour un des compagnons de Brunon ; il l'auroit accompagné en Prusse, auroit eu,

1. 7 *Id. Martii.* Dithmar dit le 14 février.
2. *Ad an.* 1009. Pertz, V, 80.

au moment de son martyre, les yeux crevés, et auroit été ensuite abandonné par ses meurtriers; mais il y a tant de contradictions dans cette relation et, sous de pieuses phrases, si peu de faits historiques, qu'elle est, sans aucun doute, l'œuvre d'un imposteur. Celle qui est intercalée dans la Vie de saint Romuald[1] est également inacceptable ; son auteur prétend que « Brunon a miraculeusement converti le roi des Russes, *rex Russorum*, et a été martyrisé par son frère. »

1. Pertz, VI, 851.

NOTES DU TEXTE LATIN.

Page 22, note 1

1. Le verbe *erat* équivaut ici à la tournure françoise : c'étoit l'évêque Bruno qui....

Page 24, note 1.

1. *Act. apost.*, XX, 24.

Page 26, note 1.

1. Au lieu de *Rutorum*, faute du copiste, lisez *Ruzorum*, comme plus loin.

Page 30, note 1.

1. Évidemment *currentes* ne veut pas signifier ici des hommes courant, mais de prompts émissaires : cette expression nous donne l'étymologie du mot *courrier*.

Page 32, note 1.

1. Lisez *animis*.

Page 34, note 1.

1. Lisez *nos*.

Page 36, note 1.

1. Les Hongrois établis sur le Don étoient appelés les Ougres blancs (voy. Nestor); les noirs étoient, par conséquent, ceux qui, restés dans les steppes orientaux, s'enfuirent, à l'approche des Petchénègues, jusqu'en Perse (voy. Const. Porphyr., *De adm. imp.* 38). Brunon est, à ce qu'il nous semble, le seul qui fasse mention de la légation du pape qu'ils reçurent et des progrès du christianisme parmi eux. Ce passage prouve que cette légation a existé; son succès n'a dû être que momentané, comme celui de Brunon lui-même chez les Petchénègues, et, en tout cas, celui-ci en avoit reçu des renseignements exagérés.

Page 38, note 1.

1. Au lieu d'*enim*, il faut sans doute lire *etiam*.

Page 40, note 1.

1. *Per graciam vestram* est ici incorrect; il faudroit *vestri gratia*, et *eum* ne devroit pas se rapporter à *Deum*, mais à *seniori*. Souvent il saute de la deuxième à la troisième personne: il dit *tu* et *vos* dans la même phrase; ces transitions, on le sait, n'étoient pas rares dans le style latin du moyen âge.

Page 42, note 1.

1. Lisez *Boleszlaum* comme plus loin.

Page 46, note 1.

1. Au lieu de *quod*, lisez *quid*.

Page 48, note 1.

1. Lisez *quæ*.

Page 50, note 1.

1. Lisez *in conspectu*.

Page 52, note 1.

1. Lisez *religioni*.

Page 52, note 2.

2. Lisez *cum*, *sicut*.

Page 54, note 1.

1. *Ut* est ici inutile.

NOTES DE LA TRADUCTION.

Page 23, note 1.

1. D'après Dithmar, VI, 2, et *les Annales d'Hildesheim*, ad an. 1004, M. Hilferding affirme que ce Bruno était Bruno évêque d'Augsbourg, propre frère de saint Henri, dont la présence est avérée en Hongrie en 1004.

Page 27, note 1.

1. Plus loin (p. 246), Brunon dit qu'Henri se fâcha contre lui lorsqu'il entreprit ses missions, et a l'air ainsi de se contredire; mais il est évident que le roi ne l'approuva pas, uniquement parce qu'il le trouvoit encore trop jeune pour cette carrière.

Page 27, note 2.

2. Nous avons vu Brunon en Allemagne en 1003 : l'évêque d'Augsbourg, qu'il rencontra en Hongrie, y étoit en 1004; Brunon a écrit son épître en 1007

(voy. p. 248); un an auparavant il quitta la Hongrie, il y étoit donc demeuré de 1004 à 1005.

Page 27, note 3.

3. Dithmar parle aussi d'eux; dans un endroit (VI, 55), il les appelle *Pezineigi*, dans un autre (VIII, 16), *Pedenei*, *Petinei* et *Pecinegi*.

Page 27, note 4.

4. Brunon ne rappelle pas le nom de Vladimir, sans doute presque inconnu au roi allemand; Dithmar, cependant, fait mention de *Vlodemirus*, IV, 37, et VII, 52.

Page 29, note 1.

1. Il est curieux de rapprocher ce passage avec celui-ci de Nestor : « Vladimir dit : « Il ne convient pas « qu'il y ait si peu de villes autour de Kief. » Et il commença à bâtir des villes (c'est-à-dire des fortifications) sur les rivières de Desma, de Vostri, de Troubej, de Soula et de Stougna : puis il choisit les meilleurs des Slaves, des Kiritches, des Tchoudes et des Viatitches, dont il peupla ces villes, qui devinrent des barrières contre les Petchénègues, avec lesquels il étoit en guerre et qu'il vainquit plus d'une fois. » Le mot *sepe* semble désigner que ces villes étoient protégées par un fossé et un rempart ceint d'une palissade.

Page 29, note 2.

2. D'après l'ancienne loi de l'hospitalité, il étoit honteux non-seulement de faire souffrir son hôte sous son toit, mais encore de ne pas le préserver des dangers qu'il pouvoit courir en le quittant. Vladimir fait ici allusion à cette loi. — M. Hilferding veut à tort qu'on lise *invanum* au lieu de *juvenum*.

Page 31, note 1.

1. C'étoit probablement la principale tribu.

Page 33, note 1.

1. Il y en avoit huit supérieurs et quarante inférieurs. Voy. Const. Porphy., *De adm. imp.*, 37.

Page 33, note 2.

2. Brunon confirme ce que Constantin Porphyrogénète nous a laissé sur les Petchénègues. Ils étoient divisés en quatre tribus sur la rive occidentale du Dniéper, et quatre autres sur la rive orientale. Mais quelle a été la rive évangélisée par Brunon? Il est difficile de le préciser.

Page 35, note 1.

1. C'est-à-dire, la paix avec la Russie. On voit dans Nestor combien étoit cruelle et incessante la guerre que Vladimir soutenoit contre eux.

Page 35, note 2.

2. Le souverain russe étoit déjà considéré par les Petchénègues comme le représentant de la chrétienté; il est probable que son influence morale aida beaucoup Brunon dans sa mission, malheureusement trop courte.

Page 37, note 1.

1. Les Prussiens, branche occidentale de la race lithuanienne, préoccupoient dans ce moment toute l'Europe occidentale par le martyre qu'ils venoient d'infliger au fameux évêque de Prague Voitech (saint Adalbert), et leur lutte acharnée avec la Pologne, qui, nouvellement convertie, s'efforçoit vainement d'introduire chez eux la foi chrétienne. On savoit, malgré cela, qu'ils avoient des mœurs douces, et c'est pour cela que les missionnaires désespéroient moins de les convertir que les farouches Slaves Loutitches qui étoient plus proches.

Page 39, note 1.

1. Il est difficile de deviner à quel genre de raillerie Brunon fait allusion : Henri plaisantoit peut-être sur l'insuccès de sa mission en Hongrie qu'il n'avoit pas approuvée. Ses héros (*heroes*) n'étoient évidemment que ses barons.

Page 41, note 1.

1. Sacrifiant tous les préjugés du siècle pour faire

la guerre au plus dangereux rival de l'Allemagne, Boleslas de Pologne, Henri forma, en 1005, une alliance avec les Loutitches, qui, de leur côté, redoutoient Boleslas. Les paroles de Dithmar font voir quelle impression fit sur les contemporains cette alliance sans précédent avec un peuple païen qui, peu de temps auparavant, étoit encore tributaire de l'Allemagne, car ce n'est qu'en 983 qu'il avoit, par un soulèvement heureux, reconquis la liberté. « La veille du passage des nôtres sur l'Oder, dit le chroniqueur, VI, 16, les Loutitches se joignirent à eux, marchant à la suite de leurs dieux. *J'ai horreur d'en parler!* » Et, après avoir décrit leurs mœurs, il ajoute : « Tels sont ces guerriers, naguère nos sujets, libres maintenant par notre impiété. Accompagnés de leurs idoles, ils sont accourus au secours du roi; mais toi, ô lecteur, fuis leurs superstitions et leur commerce! » Cette alliance se prolongea plus de dix ans.

Page 43, note 1.

1. Principale idole des Loutitches, également mentionnée par Dithmar. Voy. l'*Histoire des Slaves baltiques*, I, 222.

Page 43, note 2.

2. Patron spécial de la maison de Saxe (*Ann. qued. ad a.* 1007, Dith. VI, 3, VII, 11), saint Maurice étoit particulièrement vénéré des Saxons; la métropole de Magdebourg, leur capitale, étoit sous son invocation.

Page 43, note 3.

3. La lance sacrée, relique de saint Constantin selon les uns, de saint Maurice selon d'autres, étoit un des principaux insignes des rois d'Allemagne, qui leur étoit solennellement remis au moment de leur élection. Voy. du Cange.

Page 43, note 4.

4. Dithmar parle aussi des étendards que les Loutitches portoient avec eux en guerre; leurs dieux y étoient représentés et ils les avoient en extrême vénération; ils leur faisoient des sacrifices humains consistant principalement en prisonniers chrétiens (VI, 17, VII, 47).

Page 43, note 5.

5. Dith. VI, 18. — Helmold, I, 23.

Page 43, note 6.

6. La relation circonstanciée de Dithmar montre jusqu'à quel point Henri étoit irrité contre Boleslas : voyant en lui le principal rival de l'Allemagne, qui la menaçoit de la ligue de toutes les nations slaves occidentales, il employoit contre lui toutes ses forces et ses ressources, sacrifiant son influence en Italie et en France et les plans commencés pour la soumission des Slaves de la Baltique, et même jusqu'au sentiment religieux. Malgré cela, il n'est pas

douteux qu'Henri désiroit la paix et l'alliance de Boleslas, et il est possible qu'il se voit exprimé comme nous le lisons plus haut; mais il vouloit la paix à des conditions impossibles, c'est-à-dire à condition que Boleslas, dont la puissance s'étendoit de la mer Baltique jusqu'aux frontières de la Bavière, se reconnût, à l'instar de son pusillanime père Miescislas, vassal et tributaire de la couronne d'Allemagne.

Note 1, page 45.

1. On voit, par ce passage et d'autres détails, que Brunon écrivoit en Pologne.

Page 45, note 2.

2. Brunon parle de la campagne de 1005, dans laquelle Henri entra, avec toutes les forces de l'Allemagne et avec ses alliés païens en Pologne, parvint jusqu'à Posen, où il conclut une paix désavantageuse, et s'en retourna chez lui après avoir perdu une partie considérable de son armée. Dithmar présente cette campagne comme si le succès avoit été du côté de l'Allemagne; il ressort précisément le contraire des expressions de Brunon.

Il est connu que Boleslas, pour apporter un terme aux prétentions des souverains allemands au vasselage de la Pologne, se déclara dépendant immédiat du siége de Rome.

Voitech, nommé en allemand Adalbert, évêque de Prague, fut martyrisé par les Prussiens en 997 : Bo-

leslas racheta son corps pour une quantité d'or d'un poids égal et le déposa dans une châsse magnifique dans la cathédrale de Gnesne.

Page 47, note 1.

1. Brunon veut dire que si ces martyrs n'avoient pas voulu être les défenseurs de la Pologne, leurs reliques n'y seroient pas restées. — Cosme de Prague a laissé de grands détails sur ces martyrs (I, 38, Pertz, XI, 60) : Il y avoit en Pologne six anachorètes, Benoît, Mathieu, Jean, Isaac, Chrétien et Barnabé. Ils menoient une vie pieuse et furent bientôt connus du prince polonois (Boleslas et non son père, comme le veut le chroniqueur) ; il vint les visiter et se recommander à leurs prières : voyant leur dénûment, il leur laissa une bourse contenant cent marcs ; les pauvres anachorètes ne savoient que faire de cet argent ; craignant qu'il ne devînt pour eux un objet de tentation, ils envoyèrent le frère Barnabé le rendre au prince. La nuit des malfaiteurs s'introduisirent chez eux, commencèrent à les questionner et à les fouiller ; puis, ne trouvant rien, ils tuèrent les cinq anachorètes le 11 novembre 1004. C'est vraisemblablement à ce fait contemporain que Brunon fait ici allusion.

Page 47, note 2.

2. En 1007 Henri étoit en guerre avec la Pologne, avec Baudoin, duc de Flandres, et avec les Slaves Bodritches (Dithm. VI, 21 et 22).

Page 53, note 1.

1. Cet *impossible* qu'exigeoit Henri étoit que Boleslas se reconnût son vassal.

Page 53, note 2.

2. Ayant reçu le baptême et s'étant soumis à l'Église romaine, le fils de Ziémomisl, Miescislas, grand-duc de Gnesne, se soumit au patronage de l'Allemagne et l'aida à combattre les Slaves sur l'Elbe.

Page 55, note 1.

1. Introduit vers 830 par saint Anschaire, mais bientôt étouffé, le christianisme reparut en Suède sur la fin du xe et le commencement du xie siècle, par l'influence des Danois, déjà baptisés en grande partie. Son principal apôtre fut alors l'évêque Siegfried, d'origine angloise; c'est sans doute de lui que parle Brunon; mais, quant au moine Robert, je n'en ai trouvé nulle trace.

Page 55, note 2.

2. Le premier roi chrétien de Suède est Olaus Skaoutkonoung (de *skaout*, en allemand *schooss*, qui signifie les genoux : ce sobriquet lui est venu de ce qu'il a reçu le serment des Suédois au sortir du berceau, assis sur les genoux de sa nourrice). Il reçut très-jeune le baptême en Danemark, mais renia plus tard le christianisme; vers l'an 1009, Siegfried le con-

vertit de nouveau. Sa femme étoit Slave, de la race des Bodritches et se nommoit Estrède (forme scandinave : le véritable nom slave est inconnu), dont il eut Ingrade ou Ingaguerde, épouse du grand-duc Iaroslaf, fils de Vladimir. Adam de Brême (II, 37), dont nous tenons ces données, ne dit pas si elle étoit chrétienne; mais le témoignage de Brunon est d'autant plus suffisant à ce sujet, que nous voyons que le christianisme étoit déjà à cette époque excessivement répandu parmi les Bodritches (Ad. Brem. II, 24. Helm. I, 16-18).

Page 57, note 1.

1. Le texte porte *non desinam latrare.*

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.

PUBLICATIONS DU PRINCE GALITZIN

SUR LA RUSSIE,

Imprimées dans le même format et à très-petit nombre.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE.

DISCOURS SUR L'ORIGINE DES RUSSIENS et de leur miraculeuse conversion par le cardinal Baronius, traduict en françois par Marc Lescarbot, nouvelle édition, revue et corrigée. In-16, fleurons, etc. ..... (épuisé).

DOCUMENT RELATIF AU PATRIARCAT MOSCOVITE, traduit pour la première fois en françois In-16..... 4 fr.

RELATION DES PARTICULARITEZ DE LA REBELLION DE STENKO-RAZIN CONTRE LE GRAND-DUC DE MOSCOVIE ; épisode de l'histoire de Russie du XVIIe siècle, précédé d'une introduction et d'un glossaire. In-16. ..... 4 fr.

COSMOGRAPHIE MOSCOVITE par André Thevet, recueillie et publiée isolément pour la première fois. In-16.... 8 fr.

DISCOURS MERVEILLEUX ET VÉRITABLE DE LA CONQUESTE FAITE PAR LE JEUNE DÉMÉTRIUS, en 1605; nouvelle édition annotée..... ..... 4 fr.

LA VIE ADMIRABLE DE S. NICOLAS, par le R. P. de Bralion; nouvelle édition revue, annotée et dédiée à Mgr. Morlot. In-16.. ..... 6 fr.
Papier vergé..... 10 fr.

RÉCIT DU SANGLANT ET TERRIBLE MASSACRE ARRIVÉ DANS LA VILLE DE MOSCOU, ainsi que la fin effrayante et tragique du dernier duc Démétrius, 1606, traduit pour la première fois en françois. In-16, papier vergé.... 4 fr.

DESCRIPTION DE L'VKRANIE depvis les confins de la Moscovie jvsqu'avx limites de la Transylvanie par le chevalier de Beavplan; nouvelle édition publiée par le prince Avgvstin Galitzin..... 10 fr.

TÉMOIGNAGE D'VN CONTEMPORAIN SVR SAINT VLADIMIR pvblié povr la première fois en françois par le prince Avgvstin Galitzin..... 4 fr.

LA DÉFAICTE DES TARTARES ET DES TURCS, faicte par le seigneur Jean Zamoisky ; in-16, papier vergé..... 4 fr.

Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

LB Ag '05

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: FEB 2002
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

138
170
V

LIBRARY OF CONGRESS
0 009 204 143 8